

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration : 1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

21 mars 1969

4^e année

N° 6



Ringier

Asmara, capitale de l'Erythrée en Ethiopie

carrefour des continents

conférence internationale du 25 avril au 5 mai

Dans ce numéro:

***La situation sociale en France
après l'échec de Tilsitt***

***Gustav Heinemann, nouveau président
de la République fédérale allemande***

***Daw Nyein Tha, une grande éducatrice
birmane, disparaît***

***Belgique - Congo: les « retrouvailles »
après des années de drame***

Nos enfants et nous (fin)

par Dorothy John



Les enfants doivent apprendre de nous la perfection dans le travail et aussi dans les jeux. Ils peuvent découvrir la joie d'aller jusqu'au bout d'une tâche, qu'il s'agisse d'aide à la vaisselle, de jeu de construction ou de travail scolaire. Plus tard, ils auront besoin de cette qualité-là. Le *ça-ira-comme-ça* et le travail à la va-vite ne leur inculquent pas la précision qu'exigera un métier bien fait ni ne les encouragent à maintenir autour d'eux l'efficacité et la perfection.

Ceci est très important à une époque où il semble que certains font tout pour enseigner le contraire. Récemment, une inspectrice visitait une école primaire. En partant, elle dit à la directrice : « J'ai entendu une élève dire merci. Ne leur apprenez pas cela. En grandissant, les enfants ne doivent se sentir redevables de rien envers personne. »

Pour ma part, je parle aux enfants de ce que Dieu veut accomplir dans le monde. Je leur dis que je suis à son service pour réaliser son plan, qu'ils ont aussi leur part et que nous pouvons l'écouter pour recevoir ses ordres. Je leur explique la bataille entre le bien et le mal, dans le monde et en eux-mêmes. Les enfants comprennent parfaitement. Ils ont un sens inné du bien et du mal, en dépit de ceux qui prétendent le contraire.

Chaque fois que j'ai demandé à un enfant qui avait fait une bêtise : « Savais-tu que c'était le mal ? », il a répondu « oui » sans hésiter. Les enfants n'ont aucune difficulté à comprendre le Réarmement moral !

Ils discernent aussi de très bonne heure les mobiles et les points faibles des adultes et ils ont vite fait de mettre au point une tech-

Voici la fin de l'article de M^{lle} John, dont le début a paru dans notre dernier numéro. Complété par d'autres expériences d'éducateurs, il sera bientôt publié sous la forme de brochure dans la collection des Cahiers de la « Tribune de Caux ».

nique pour en tirer profit. J'ai eu en pension une enfant de six ans qui avait été très gâtée. On lui avait toujours cédé. Elle était désobéissante, se mettait au centre et était parfaitement insupportable. Nous décidâmes de la traiter sévèrement sans faire d'exception et de lui donner une discipline rigoureuse. Ce fut une période très dure pour elle et pour nous mais, à la fin de l'année, elle s'était considérablement améliorée. Sa mère devait venir la chercher pour les vacances. A mesure que la date approchait, la petite retombait dans son attitude passée. Je la pris à part et lui dit : « Qu'est-ce qui se passe ? Tu as été insupportable ces derniers jours. » Elle me donna une série de bonnes raisons que je n'acceptai pas. Puis, finalement, elle me dit elle-même la vérité : depuis qu'elle savait que sa mère allait venir, elle s'imaginait comment elle pourrait s'y prendre pour obtenir d'elle tout ce qu'elle voulait.

Etonnante révélation de la part d'une fillette de sept ans ! Ce ne fut pas facile pour moi de devoir répéter à la mère ce que sa fille m'avait dit et d'ajouter que si elle voulait que l'enfant trouve stabilité et foi, c'était à elle de changer.

Je pense aussi à ce grand-père qui, tout en tirant une bouffée de sa cigarette, avertit son petit-fils : « J'espère, David, que tu ne te mettras jamais à fumer ! » Ou cette mère qui se dispute avec sa voisine et la critique dans son dos tout en exhortant ses enfants à ne pas jeter du sable à la figure de leurs camarades et à ne pas leur chiper des jouets. Comment s'attendre à ce que nos enfants s'améliorent si nous ne sommes pas disposés à changer nous-mêmes d'abord ?

Des parents? Ils doivent être solides comme des rocs

Si les parents sont conséquents avec eux-mêmes, les enfants ne se rebelleront jamais contre une discipline exigeante. En fait ils la souhaitent. Une de mes plus anciennes élèves qui a maintenant seize ans me disait l'autre jour : « Nous voulons la discipline que nos parents n'ont pas su nous donner. »

Dans une des pièces de Peter Howard, un biologiste, mis soudainement en présence de certaines dures réalités de la vie, avoue au beau-père dont il a combattu les convictions morales depuis des années : « Ne comprenez-vous pas que c'est votre refus de vous laisser ébranler qui nous soutient ? Nous vous attaquons, nous nous moquons de vous, mais vous êtes notre foi. »

N'est-ce pas là ce que les jeunes d'aujourd'hui devraient pouvoir dire de leurs parents, et de tous ceux de notre génération ?

D. John



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

chaux-de-fonds

bâle

Gustav Heinemann troisième président de la République fédérale allemande

par notre correspondant à Bonn



Ringier
M. Gustav Heinemann, ministre de la Justice dans le gouvernement Kiesinger, arrive à l'aéroport de Berlin Tempelhof en compagnie de son épouse. Peu après, il sera élu président de la République fédérale.

« Un protestant sévère, intransigeant et intègre », a dit le « Journal de Genève ». « L'étonnant, avec Heinemann, c'est qu'il pense toujours ce qu'il dit », a souligné « Der Spiegel ». « La première caractéristique du nouveau chef de l'Etat, c'est la foi chrétienne », a confirmé « Le Monde ». On s'est félicité en Europe du choix du nouveau président de la République fédérale. Personne ne doute qu'il saura se

situer « au-dessus des partis », comme le prévoit la Constitution de son pays, car il est avant tout un homme de principes. On s'interroge cependant sur ses relations futures avec la Bundeswehr à laquelle il n'a jamais caché son antipathie, mais on s'accorde à penser qu'il saura inspirer, à l'intérieur comme à l'extérieur, l'estime et la confiance. Notre correspondant à Bonn fait le point.

ON sait dans quelle atmosphère de menaces s'est déroulée à Berlin l'élection de M. Gustav Heinemann à la présidence de la République fédérale. Après le libéral Théodore Heuss et le catholique Heinrich Lübcke, c'est le premier socialiste, et de surcroît le premier protestant, qui accède à la magistrature suprême.

Gustav Heinemann représente une espèce nouvelle dans la famille des hommes politiques allemands. En effet, jusqu'à présent, l'appartenance à tel ou tel parti politique était l'expression de conceptions religieuses ou intellectuelles. Avec Heinemann, c'est différent. L'appartenance à un parti est presque accessoire. Ce qui compte, c'est la constante remise en question de notions politiques traditionnelles au nom de principes transcendants. C'est pourquoi il est le candidat « des jeunes ».

Les projecteurs de l'actualité se sont braqués sur Heinemann pour la première fois lorsqu'il démissionna du cabinet Adenauer ; il avait voulu marquer son désaccord avec le chancelier sur la question du réarmement allemand que poussaient les Américains. Pour tenir tête à un homme aussi convaincant et aussi puissant qu'Adenauer, il fallait du courage. Peu importe que les événements ultérieurs aient donné raison à Adenauer. La Bundeswehr est devenue partie intégrante du

système de défense de l'OTAN, et, dans ce cadre international, elle a perdu son caractère nationaliste que l'on craignait, à juste titre, de voir remonter à la surface. Gustav Heinemann se fit connaître pour ses prises de position franches, toutes empreintes de ses convictions personnelles.

Son opposition au régime hitlérien fut claire et intransigeante dès le début, et resta sans failles jusqu'au bout. Pendant la guerre, il se rattacha à l'aile militante de l'Eglise évangélique allemande. Il n'a jamais craint dans n'importe quelle circonstance, de montrer son drapeau chrétien ; son comportement dans la vie privée comme dans la vie publique en fait foi.

Idéaliste ? Non, chrétien

Son « pacifisme », dont on l'accuse souvent, ne consiste pas en une attitude purement négative, indéfinie sur le plan des idées, « contre » la guerre et les armées ; non, Heinemann est persuadé que l'on parviendra à la solution des grands problèmes contemporains par un esprit de compréhension et de respect mutuel bien mieux que par la menace apocalyptique d'une guerre atomique.

Pourquoi est-il devenu socialiste, lui, ce chrétien, ce bourgeois rhénan ? Tout simplement parce que le « programme de Godes-

berg » qui définissait la nouvelle orientation non-marxiste du parti permettait à des hommes comme lui d'y adhérer sans crainte, et parce qu'il y retrouvait certains éléments de son idéal d'homme politique chrétien engagé.

Ce qui caractérise peut-être le mieux Gustav Heinemann c'est que, dans n'importe quelle situation, il adopte toujours une position sans équivoque. Même ses adversaires reconnaissent sa rectitude morale et la netteté de son caractère. Il émane de cet homme une atmosphère de confiance, de calme et de sûreté de soi, ce qui n'exclut pas pour autant l'humour ou la bonne humeur. Des fonctionnaires travaillant au Ministère de la justice, que dirigeait Heinemann dans le cabinet Kiesinger, disaient qu'on ne riait nulle part autant que dans ses services !

Après son élection, à l'Ostpreussenhalle de Berlin, Heinemann est monté à la tribune pour y déclarer d'une voix claire : « Je salue tous les citoyens allemands ». Des applaudissements sans fin ponctuèrent ses paroles, car il était évident pour chacun qu'il s'adressait aux Allemands des deux côtés du « mur ». Quelques jours plus tard, il devait formuler des critiques à peine dissimulées à l'égard des deux blocs militaires de l'Est et de l'Ouest. En renonçant à des armements toujours plus coûteux, il verrait un moyen de surmonter les obstacles qui se dressent sur la voie d'une diminution de la tension en Europe centrale.

Le choix de Heinemann comme président signifie, comme il le soulignait lui-même, « un changement d'orientation du pouvoir » ; il est probable que les positions idéologiques des partis, après les élections fédérales du 8 septembre, en soient profondément marquées.

« Ma Mie » chez le Mahatma

Au cours de leur première conversation, Gandhi lui demanda pourquoi elle était venue de Birmanie pour le voir. Ma Mie lui raconta comment, un matin, en écoutant la Voix intérieure, la pensée de venir voir le Mahatma s'était imposée à elle. « Il faut, lui dit-elle, que vous lanciez un appel pour remettre Dieu au cœur de l'Asie avant qu'il ne soit trop tard et que les peuples de ce continent ne s'entre-déchirent en une guerre fratricide. »

— C'est bien difficile à faire, répondit Gandhi. Comment pourrais-je m'adresser à toute l'Asie, alors que même en Inde on ne m'écoute pas ?

La conversation se poursuivit sur ce sujet, puis Gandhi voulut savoir de quels grands moyens financiers Ma Mie disposait pour avoir pu effectuer un si long voyage depuis la Birmanie.

Ma Mie lui répondit qu'elle n'avait ni argent ni salaire. Elle avait simplement fait part à ses amis de ce qu'elle savait être un ordre de Dieu ; ses amis, à leur tour, en avaient parlé à d'autres, et sans qu'elle ne demande rien à personne, elle avait reçu tout l'argent nécessaire à son voyage, de gens connus ou inconnus.

Tout ceci intrigua le Mahatma qui demanda à Ma Mie de lui en raconter plus sur sa conviction que « là où Dieu dirige, Il pourvoit ». Par la prière et l'obéissance à la Voix intérieure, lui répondit-elle j'ai fait le tour du monde pour apporter à des milliers de gens le message de l'amour de Dieu ; beaucoup d'entre eux ont découvert ce qui fait la force de ma vie : *Quand l'homme écoute, Dieu parle.*

Gandhi sourit : « Alors, voilà comment vous leur faites faire le plongeon », commenta-t-il !

Puis Gandhi prit Ma Mie à part pour qu'elle lui raconte d'autres histoires de vies changées par Dieu, de l'élément nouveau qu'elles amenaient au cœur des situations les plus difficiles.

Souvent elle accompagnait ses histoires de mouvements de ses mains ; utilisant un mouchoir, elle le tirait horizontalement en disant : « Voyez, rien que de la tension. » Puis, prenant son mouchoir verticalement, les deux extrémités vers le haut, elle disait : « Regardez maintenant, plus de tensions ! Voilà ce qui arrive quand, de part et d'autre, on écoute Dieu. » Cela amusait beaucoup Gandhi, mais il répliqua du tac au tac : « Tout à fait d'accord que cela marche avec un mouchoir, mais avec des gens ? »

Ma Mie lui dit que toute direction de Dieu devait être soumise au contrôle de critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. Il est indispen-

sable, lui dit-elle, de décider de mettre sa vie sous le regard de Dieu, pour que ce contrôle soit efficace.

L'humour chez Gandhi ne perdait jamais ses droits

Gandhi, qui était plaisantin à ses heures, dit à Ma Mie :

— Je viens d'avoir une pensée.

— Vraiment ?

— La moitié de ce que vous recevez, donnez-le moi ! répondit-il en riant.

A l'ashram, chacun couchait à même le sol. Gandhi assura Ma Mie que ce ne serait guère confortable pour elle. « Mais non », dit cette dernière, en insistant qu'elle voulait faire comme tout le monde.

— Quel est le premier de votre quatre absolus, lui demanda le Mahatma ?

— Honnêteté, répondit Ma Mie en rougisant.

— Alors, continua-t-il, en vous souvenant de ce critère, que préférez-vous : un lit, ou la terre battue ?

— Un lit, dit Ma Mie en riant.

— Vous voyez, dit Gandhi. J'en sais plus que vous. Vous ne savez que ce que Dieu vous dit. Moi, je sais aussi ce que le diable raconte !

Le lendemain, Gandhi invita Ma Mie à rester. Mais elle refusa, en disant qu'elle avait fait ce qu'elle devait, et que maintenant Dieu lui demandait autre chose.

Jamais Gandhi ne l'oublia.

Ceylan

La situation entre les communautés linguistiques s'améliore

de notre correspondant à Colombo

L'ENTHOUSIASME et la persévérance du premier ministre de Ceylan, M. Senanayake, ont réveillé le pays et stimulé son ardeur à produire davantage, à développer son agriculture et ses industries. M. Senanayake est libre maintenant de se concentrer sur la construction d'une société multi- raciale et pluri-linguistique. Il faudra, pour y parvenir, un esprit de générosité de part et d'autre, mais le plus grand atout du premier ministre est qu'il a gagné la confiance de ses concitoyens.

Que Ceylan soit sur la voie d'un accord entre les Tamils, minoritaires du nord, et les Cinghalais bouddhistes, majoritaires, on en veut la preuve dans la déclaration du président du « parti fédéral » qui groupe les Tamils. « Nous sommes prêts à accepter une solution qui consisterait à faire de la langue cinghalaise la langue officielle, pourvu que la langue de l'administration soit celle parlée par la majorité des citoyens d'une région », a-t-il dit récemment. Il s'agit là d'une importante concession venant d'un homme politique qui s'est refusé à n'importe quel compromis dans le passé. « Si nous pouvions abandonner nos jalousies mesquines, rien n'empê-

cherait Ceylan de devenir un des premiers pays de l'Asie », ajoutait-il.

Seize Ceylanais à Panchgani

Une importante délégation ceylanaise a participé à la récente conférence de Panchgani en Inde. Parmi eux, des Tamils et des Cinghalais. Un étudiant en droit me confia qu'il s'était enrôlé dans l'armée parce qu'il voulait recevoir toute la formation militaire nécessaire pour pouvoir se battre pour l'indépendance des Tamils. Aussi ne manquait-il jamais une occasion de dire à ses camarades cinghalais qu'il les détestait. Depuis peu, il s'est réconcilié avec son principal rival sur le plan universitaire et ils travaillent d'un commun accord pour éliminer les sujets de disputes entre les communautés linguistiques.

Un autre participant était secrétaire d'un syndicat de 300 000 membres, tous affiliés au parti d'opposition de M^{me} Bandaranaike, ancien premier ministre. De par ses fonctions, il s'est trouvé au cœur de toutes les grèves qui ont mis en péril la vie du pays ces dernières années. « Le refus de négocier amène la destruction de l'économie », déclara-t-il à

Panchgani. Nous avons besoin des films du Réarmement moral pour éliminer la haine et l'amertume et j'irai les montrer moi-même dans les villes et les villages de mon pays, tout en luttant pour que nous négocions désormais sur la base de *ce qui est juste et non qui a raison* ».

Enfin, un chef d'entreprise nous a décrit comment, après sa visite à Panchgani l'an dernier, il avait décidé d'appliquer l'honnêteté absolue dans ses affaires. Gros importateur et revendeur de denrées alimentaires, il était passé maître pour vendre ses produits au marché noir et faire fluctuer les prix. Bien que ses collègues l'aient mis depuis lors sur leur « liste noire », son chiffre d'affaires a augmenté de 300 %. Il a rendu 12 000 roupies « soustraites » au fisc et décidé de faire passer les besoins de ses consommateurs avant ses profits personnels.

Tout ceci a amené un membre du gouvernement à reconnaître « que ces hommes, par leur changement, faisaient passer dans la réalité la politique que chacun souhaite ».

VIJITHA YAPA

■ Une conférence mondiale d'étudiants aura lieu au centre de Panchgani du 10 au 25 mai. Ainsi en ont décidé de nombreux étudiants venus des quatre coins de l'Inde à la conférence asiatique qui vient de s'y dérouler. Ils entendent répondre ainsi à l'angoissante constatation que faisait récemment M^{me} Gandhi, premier ministre, sur les étudiants indiens. « Ceux-ci, disait-elle, par leurs violentes manifestations de mécontentement, mettent en danger la liberté du pays pour laquelle les générations précédentes se sont sacrifiées. »

Une Birmane connue dans le monde entier : Daw Nyein Tha



Gotay

Daw Nyein Tha photographée peu avant son départ de Suisse pour Ceylan, sur le balcon d'une de ses nombreuses amies à Lausanne.

ON la connaissait à Lausanne et à Genève aussi bien qu'en Inde et en Birmanie. Pour Daw Nyein Tha, qui vient de s'éteindre à Panchgani (Inde), le monde était une seule grande famille.

Destinée exceptionnelle que celle de cette Birmane. A l'âge de 21 ans, elle devenait directrice de l'école la plus réputée de son pays, qui comptait alors 650 élèves. Poste envié, mais non sans difficultés. Elle eut — déjà — à faire face à la « contestation » estudiantine, qui fut d'ailleurs l'occasion d'une transformation radicale dans sa vie. Ses élèves s'étant mises en grève, Daw Nyein Tha eut la bonne grâce de se tourner vers Dieu et, dit-elle « Dieu me parla au sujet de ces jeunes filles. Je compris soudain que, devenue directrice de l'école, ma tête était devenue énorme... et mon cœur tout petit. » L'affaire tourna si bien que Daw Nyein Tha devint non seulement une éducatrice hors ligne, mais une femme qui avait quelque chose à dire aux dirigeants de son pays.

Celui-ci passait précisément par une période troublée et dramatique, marquée par la guerre, l'occupation japonaise, la marche vers l'indépendance, l'instabilité due aux luttes idéologiques aussi bien que tribales.

L'action déployée alors par Daw Nyein Tha et ses amis du Réarmement moral (elle avait rencontré Frank Buchman en 1935) attira l'attention du général Aung Sang, l'homme qui devint premier ministre lors de l'indépendance, puis de ses successeurs. Ceux-ci s'intéressèrent spécialement au nouvel état d'esprit qui se répandait dans des villages, où des groupes antagonistes trouvaient l'unité, mettaient fin à la corruption, adoptaient des solutions originales à leurs problèmes quotidiens.

Ces cinq dernières années, Daw Nyein Tha vivait en Suisse. En novembre 1968, elle repartit pour l'Asie, afin d'y travailler aux côtés

de Rajmohan Gandhi. A Colombo (Ceylan), elle tomba gravement malade. Elle put encore se rendre à Panchgani, le centre indien du Réarmement moral, dont elle avait suivi la construction avec un intérêt passionné et beaucoup de ceux qui vinrent lui rendre visite dans sa chambre en ressortirent différents.

L'une de ses dernières joies fut d'apprendre que U Nu, l'ancien premier ministre de Birmanie qui était venu à Caux en 1961 et qui avait été injustement emprisonné à la suite d'un changement de régime, venait

d'être libéré et appelé par le chef du gouvernement birman comme conseiller, afin de sortir la nation du chaos.

« L'unité est la grâce qui naît de la renaissance, disait-elle. Elle naît quand les hommes regardent dans la même direction et prennent leurs ordres à la même source. » Peu de jours avant sa mort, elle dit à ceux qui l'entouraient : « On prie toujours des deux mains. Aussi faut-il que l'Asie et l'Europe s'unissent, comme deux mains, pour prier. Il faut que l'Europe et l'Asie travaillent ensemble pour le monde. »

« Ma Mie » chez le Mahatma

par Roger Hicks

UN jour, lors d'un séjour à l'ashram¹ de Savagram, au printemps 1940, le secrétaire privé de Gandhi, Mahadev Desai, entra inopinément dans ma chambre pour me dire que le Mahatma n'était pas content du tout de moi !

— Qu'ai-je encore fait ?

— Vous ne devez pas inviter vos amis à venir ici sans d'abord demander la permission à Gandhi.

— Mais je n'ai rien fait de pareil, lui répliquai-je avec surprise !

Desai me montra alors un télégramme qui venait d'arriver signé Daw Nyein Tha ; elle y disait qu'elle quittait la Birmanie pour voir Gandhi et annonçait même l'heure de son arrivée.

Je venais de raconter à Gandhi plusieurs histoires sur Ma Mie — comme chacun l'appelait familièrement — et ce qu'elle faisait en Birmanie ; mais je n'avais certes aucune idée qu'elle viendrait ; quant à elle, elle n'avait aucun moyen de savoir que j'étais en ce moment à Savagram.

Ma Mie arriva juste avant les prières du soir, et se rangea parmi les femmes, à gauche du Mahatma. Celui-ci et son épouse se tenaient sur un côté de la cour intérieure, les hommes à leur droite, et les musiciens en face d'eux.

Après les prières, Gandhi s'adressa à Ma Mie avec beaucoup d'amabilité :

— Bonjour étrangère, lança-t-il, et maintenant puisque vous êtes chez moi, bonjour amie !

¹ Village où Gandhi et ses collaborateurs vivaient en communauté.

(suite page suivante)

Rendez-vous tri-continental à Asmara

L'Erythrée est une région située au nord de l'Éthiopie sur un haut plateau qui domine la mer Rouge à l'est, le Soudan à l'ouest. En 1889, les Italiens en arrachèrent la souveraineté à l'empereur d'alors, Menelik II. C'est de là qu'ils partirent, en 1936, à la conquête de l'Abyssinie, pendant qu'une autre armée envahissait le pays depuis la Somalie. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Anglais reprirent l'Erythrée aux Italiens ; en 1952, conformément à une résolution des Nations Unies, celle-ci fut « fédérée » à l'Éthiopie avant de devenir une province de ce pays en 1962.

Mais, si l'Éthiopie d'aujourd'hui est en majorité chrétienne (copte en l'occurrence), en Erythrée, musulmans et chrétiens vivent côte à côte. Quant à Asmara, la capitale et la deuxième ville d'Éthiopie, elle est devenue, de par sa situation géographique, l'un des points de contact entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe. De nouveaux bâtiments viennent d'y être érigés pour abriter une exposition commerciale que venait inaugurer, il y a un mois, l'empereur d'Éthiopie, accompagné à cette occasion de la reine Juliana des Pays-Bas.

C'est dans ces mêmes bâtiments qu'aura lieu du 25 avril au 5 mai prochain une importante conférence internationale du Réarmement moral. L'initiative en revient à un groupe de citoyens d'Erythrée.

A Caux, Ethiopiens devant leurs problèmes

En 1967, puis en 1968, plusieurs étudiants — musulmans et chrétiens — de cette partie d'Éthiopie participèrent en effet à Caux à des « cours de formation pour les responsables de demain ». Ils y apportèrent leurs espoirs, leurs aspirations, leurs problèmes. Les Ethiopiens, gens réservés au demeurant, ne manquent pas de passion lorsqu'ils se mettent à parler de corruption, de népotisme et de tribalisme — autant de problèmes qu'ils ne connaissent que trop bien. Des heurts entre groupes régionaux ont plus d'une fois menacé

leur unité nationale et mis en péril leurs relations avec leurs voisins. A l'Université d'Addis Abeba, l'agitation est constante et certains prévoient pour ce pays des lendemains tempétueux.

Dans l'esprit de ses initiateurs, la conférence d'Asmara doit permettre de concrétiser la volonté d'opérer les transformations du comportement « qui permettront à l'Erythrée de parler à l'Éthiopie, à l'Éthiopie de parler à l'Afrique, et à l'Afrique de parler au monde. »

Appui impérial

L'empereur d'Éthiopie s'intéresse vivement à cette initiative. Il déclarait lors d'une audience récente : « Nous saluons la réalisation de cette conférence internationale. Cette action est essentielle... Il faut libérer l'homme de sa mauvaise conscience. Tout prend son équilibre dans l'éducation complète du Réarmement moral ».

Les objectifs fixés à cette conférence par ses initiateurs sont le reflet des besoins de l'heure. Ils visent notamment à promouvoir « une révolution de l'homme qui guérisse les causes de divisions et de guerres ; qui transcende les frontières régionales et religieuses ; qui remplace le cynisme par la détermination de changer ce qui est faux ; qui fasse que les plans ne restent pas sur le papier, mais se traduisent en réalisations concrètes ; qui transforme enfin les hommes au lieu de les écraser ou de les détruire. »

■ Des délégations d'Inde et de Ceylan, de divers pays africains, notamment d'Afrique francophone et aussi d'Europe et du Proche-Orient, sont attendues à Asmara. De nombreuses prises de contact avec la population sont prévues : des spectacles en langue indigène sont en préparation ; des réunions sont annoncées où les délégués étrangers pourront s'adresser à tous les milieux du pays.

■ Le 9 mars a eu lieu à Bienne la première représentation publique du film *Le Chien, son Os et moi*. Il s'agit de la version française de la délicieuse féerie musicale de Peter Howard, qui est maintenant disponible. Cinq cents personnes se pressaient dans la salle du cinéma Apollo, mise gracieusement à disposition par son propriétaire. Elles accueillirent avec enthousiasme le doublage français, qui a été réalisé à Paris dans les studios de M. Wilmetz.

Si l'on dispose maintenant de ce film en français, c'est d'abord à l'initiative de 150 écoliers suisses qui ont donné leurs économies et présenté la pièce sous différentes formes, en théâtre de marionnettes et sur la scène de Caux notamment. « Dans le vocabulaire des enfants, impossible n'existe pas, disait une institutrice qui les a aidés à exécuter leurs divers projets. Quand ils entreprennent quelque chose, ils sont certains d'arriver à leurs fins. »

Mais on doit aussi ce doublage au don généreux d'un homme d'affaires en mémoire de son épouse, décédée. « J'espère, disait ce dernier dans un télégramme à l'occasion de la première, que ce film sera bientôt montré dans les quarante pays d'expression française, dans tous les continents. »

C'est bien la carrière que l'on souhaite à ce film charmant et pénétrant tout à la fois, qui s'adresse, comme le dit le prospectus, « aux enfants de 7 à 77 ans ».

■ Une institutrice du village de Pfyn, en Suisse orientale, avait pris l'initiative d'envoyer un exemplaire du rapport sur les conférences de Caux 1968 (*Une stratégie pour transformer le monde*¹) à l'un des membres du Parlement de son canton. Celui-ci le trouva si intéressant qu'il envoya 150 francs à l'institutrice pour que ce document parvienne à chacun de ses collègues. Ce qui fut fait, non sans que l'entrepreneuse maîtresse d'école y ait ajouté tous les membres du gouvernement cantonal, les députés aux Chambres fédérales et les maires des principales villes du canton.

Plus récemment, l'institutrice se fit prêter la salle de gymnastique pour y montrer le film *Hommes du Brésil*. Sur 1200 habitants que compte le village, 140 répondirent à son invitation, du comité de la société locale de chant à celui de la Croix-Bleue, des samaritains à la commission d'impôts, du curé au directeur de la fanfare !

¹ Il reste encore des copies de l'édition française au prix de Fr. 3.— l'exemplaire. Adresser les commandes à Caux.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres Pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

SULZER
Succursale de Lausanne, Tél. 021/277411
**chauffage
climatisation**

Après l'échec de la rencontre de Tilsitt

de notre correspondant à Paris

DEPUIS l'automne dernier, on attendait le fameux « rendez-vous de mars ». La France semblait avoir tant bien que mal absorbé la secousse de mai-juin ; il fallait essayer à tout prix de maintenir le périlleux équilibre de la valeur du franc et du rythme de l'expansion. Allait-on assister à un second ébranlement du corps social ?

La conférence que le gouvernement, le patronat et les syndicats viennent de tenir rue de Tilsitt, au siège du Ministère des Affaires sociales, n'a rien apporté de nouveau. Mais l'échec des négociations était prévisible : il n'y avait rien à négocier. Le gouvernement et le patronat étaient d'avance décidés à ne faire de cette rencontre qu'un constat de l'évolution du pouvoir d'achat. Or, on n'a même pas réussi à s'entendre sur ces chiffres. En ce qui concerne les entreprises publiques, le gouvernement a préféré leur accorder 4 % d'augmentation de salaires avant même la conférence de Tilsitt (ce qui, il faut le dire, n'aide pas beaucoup à faire comprendre la notion de participation). Il est évident que la situation n'en restera pas là. Après la journée de grève du 11 mars, on parle déjà de nouveaux mouvements.

On se méfie du « système » quel qu'il soit

La conférence de Tilsitt n'est en fait qu'un épisode dans la grande transition des rapports sociaux à l'intérieur de la nation. Cent ans de lutte de classes et la tradition anarchiste chère au cœur de tant de syndicalistes français leur font se méfier de tout ce qui pourrait les intégrer au système. Nous assistons ainsi depuis quelque temps à une oscillation permanente qui nous fait passer du Grand Jeu de mai-juin 1968 à l'accord sur

l'emploi, signé le mois dernier par toutes les centrales syndicales.

La situation se complique encore des prises de position politiques du moment, comme en suscite par exemple l'approche du référendum sur la régionalisation.

En outre, depuis quelques années, sont apparues au sein même du syndicalisme des cellules maoïstes dont les visées rejoignent les aspirations de certains éléments gauchistes non intégrés au communisme à la russe. La présence de cette minorité, la nécessité pour les centrales de ne pas se laisser déborder, forcent celles-ci à se lancer parfois dans des mouvements qu'elles savent pertinemment n'être qu'un baroud d'honneur et n'avoir aucun résultat.

Tout cela nous amène bien loin de la conception du mouvement ouvrier américain, allemand, suisse, hollandais ou anglais pour qui, sous des formes parfois diverses, le syndicalisme est devenu une force d'équilibre agissant à l'intérieur d'un système que l'on accepte tout en espérant l'améliorer.

Aller vers les simples citoyens

Le drame de la France, surtout en période de concurrence internationale aussi serrée qu'aujourd'hui c'est que les notions de paritarisme, de participation, de cogestion restent pour beaucoup de syndicalistes synonymes de trahison de la classe ouvrière parce qu'ils présupposent une intégration au système.

On ne peut simplement accuser les ouvriers de méconnaître le problème ou de se laisser entraîner par des meneurs. Il est trop facile de tout mettre sur le dos du « totalitarisme » (Il est d'ailleurs cocasse de remarquer combien de gouvernements dans le

monde ont dénoncé le complot totalitaire à l'intérieur tout en tendant la main, en politique étrangère, à ceux qui se réclament de la même idéologie). Serait-ce vraiment pour un gouvernement faire acte de faiblesse que de reconnaître à quel point les injustices, les louvoisements et les erreurs du passé ont semé ou entretenu la méfiance dans les rangs ouvriers ?

La méfiance est le problème N° 1 de la France d'aujourd'hui. Elle ne sera jamais dissipée par des promesses ou des cadeaux, par l'affirmation de grands principes et la constatation que tout va maintenant beaucoup mieux. En allant à la découverte de ce que le simple citoyen pense vraiment, en reconnaissant avec franchise que personne n'a la vérité infuse, en demandant l'aide de tous pour changer la condition de tous, un gouvernement, un patronat pourraient non seulement vaincre la méfiance, mais aussi arracher des millions de travailleurs honnêtes à l'emprise de certains qui veulent en fait la destruction de notre société.

Mais c'est peut-être beaucoup demander. On pourrait commencer par un autre bout. Vingt hommes — patrons, hauts fonctionnaires, syndicalistes — qui auraient mis toute leur volonté à bannir la méfiance entre eux, qui arriveraient à se persuader que « l'autre » n'a pas « quelque chose derrière la tête », pourraient agir de façon efficace et apporter la preuve qu'il y a un troisième chemin entre le rejet et l'acceptation du système : une lutte permanente et concertée pour l'évolution du système. Ils apporteraient aussi la preuve du fait que, devant une humanité en mal de réconciliation et de rééducation, les intérêts du patronat, du gouvernement et du monde ouvrier ne sont pas automatiquement contradictoires.

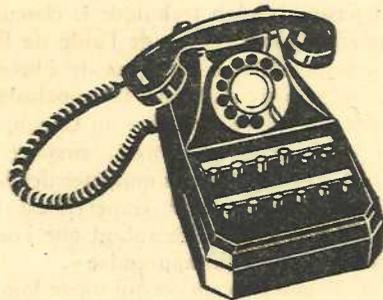
J. J. ODIER

A NOS ABONNÉS EN FRANCE

Nous avons obtenu l'autorisation de la Banque de France pour le transfert du montant des abonnements, pour autant que ceux-ci soient versés par mandat-carte de versement postal, ou par virement bancaire (mais non par chèque) au compte que nous avons ouvert à la Société Générale à Annemasse.

Nos abonnés voudront donc avoir l'obligation d'effectuer leurs versements à :

Société Générale, Annemasse
CCP Lyon 73



H. Randin s.a

Electricité
Petit Chêne 17
1001 Lausanne

Toutes installations électriques
Courant fort et faible
Téléphone

A votre disposition pour devis

Grandes manœuvres et petits desseins

NOUS voici engagés, semble-t-il, dans les grandes manœuvres diplomatiques de printemps. Elles ne laissent pas de nous rendre songeurs.

Que penser, en effet, des accrochages survenus sur les rives du fleuve Oussouri entre Russes et Chinois et des démarches étonnantes des diplomates soviétiques, prenant le monde à témoin de leurs démêlés avec leurs anciens alliés ?

Certes, les super-puissances d'aujourd'hui ont des problèmes qui ne sont pas minces et l'un de ceux-ci réside dans le fait qu'à l'heure actuelle, tant les Etats-Unis que l'Union soviétique et la Chine doivent lutter sur deux fronts — ce qui explique peut-être bien des choses.

Que penser également des conversations sur le Vietnam tenues autour du tapis vert pendant que les roquettes du Vietcong pleuvent sur Saïgon ?

Que penser de la situation au Biafra et du

voyage projeté à Lagos par le premier ministre britannique, M. Wilson ?

Que penser enfin de l'état de l'Europe après l'éclat de la conversation de Gaulle-Soames ?

Ce qui semble dominer aujourd'hui dans le monde c'est, de plus en plus, la toute puissance de l'égoïsme national, qui reprend le dessus dans les relations entre les peuples et les continents. Certes, ici et là, on se drapé dans le manteau vertueux des grands principes ou des idéologies. Mais ceux-ci ressemblent davantage à un rideau de fumée déployé pour cacher de sombres manœuvres qu'à un élan sincère pour promouvoir des objectifs à la mesure des besoins de l'humanité.

Or, cela est grave à l'heure où, par les progrès incroyables de la science, le monde devient de plus en plus « petit ».

Que doit être alors la tâche de l'Europe dans la situation actuelle, de cette Europe qui, concernée qu'elle est par tout ce qui se

passé dans le monde, n'en est pas moins, en regard des « super-puissances » de l'heure, plus un spectateur qu'un acteur du drame ?

N'est-elle pas, cette tâche, au départ, de produire des hommes qui sachent insérer leurs activités individuelles et sociales dans la perspective des besoins du monde ?

Dans l'Express, Jean-Jacques Servan-Schreiber a récemment décrit l'état d'esprit qui se répand quand on ne fait pas cette synthèse. « A partir du moment où chacun se sent si peu concerné par de grands objectifs, des luites, des espoirs, des rêves, qui dépassent sa propre vie quotidienne, il dérive inévitablement vers l'égoïsme le plus primitif. Alors les leaders politiques sont rapidement démunis pour résoudre leurs problèmes, car l'égoïsme assèche les capacités de la collectivité. Ils sont ainsi de plus en plus submergés de difficultés et de travail, deviennent encore plus des étudiants de dossiers et moins encore des galvanisateurs d'énergies ; et c'est un cercle vicieux qui s'amorce. Nous y sommes. »

Peut-on faire grief aux super-puissances de leur égoïsme national si c'est l'égoïsme aussi qui oriente nos activités individuelles ?

Sortir du cercle vicieux serait, nous semble-t-il, à l'heure actuelle, l'une des contributions les plus marquantes des Européens.

Belgique

Nouvelle étape dans relations belgo-congolaises

Bruxelles, mars 1969.

Le prince Albert, frère du roi des Belges, est rentré récemment d'un voyage au Congo où il était l'hôte du président Mobutu. En juin dernier, le président Mobutu était à Bruxelles l'hôte du roi. Ces échanges de visites s'inscrivent dans une politique menée patiemment par le souverain belge pour conserver l'amitié de l'ancienne colonie de son pays.

Que certains aient été tentés, à la suite de l'indépendance, de laisser le Congo se dépeupler seul dans ses problèmes, cela est compréhensible. Que d'autres aient espéré poursuivre par quelque biais une politique visant à tirer profit matériel de ce pays riche de l'Afrique, il n'y a pas à s'étonner. Mais les plus éclairés ont compris que, tout en respectant pleinement l'indépendance de l'autre, on pouvait garder un sens désintéressé de responsabilité à son égard.

C'est à l'honneur du roi d'avoir œuvré, à

travers toutes les vicissitudes, pour maintenir des relations d'amitié avec le Congo. Dans la situation politique précaire de la Belgique actuellement, il était le seul à pouvoir le faire.

Mais la sagesse politique du roi va peut-être plus loin. Donner à un pays tourmenté intérieurement une tâche extérieure à lui-même, n'est-ce pas le seul moyen de lui conserver une âme nationale ?

Les Belges et les Congolais se connaissent de vieille date. Ils sont sans doute les mieux à même de s'entraider. De nombreux cadres congolais, civils et militaires, sont forgés en Belgique. Celle-ci envoie des techniciens au Congo. La collaboration peut même dépasser le plan technique si chacun a le sentiment d'avoir besoin de l'aide de l'autre. Le correspondant à Kinshasa de l'hebdomadaire belge *Spécial*, tirant les conclusions de la visite du prince de Liège au Congo, soulignait la nécessité pour tout émissaire belge de venir « en ami, pour s'inquiéter des besoins d'un ami traité en égal, respecté, estimé, de qui l'on peut apprendre autant que l'on peut soi-même espérer lui apprendre ».

C'est là une conception qui mène loin. Cela veut-il dire que deux pays comme la Belgique et le Congo pourraient s'épauler non seulement techniquement et matériellement, mais



Jean Guyaux

Le président Mobutu et le roi Baudouin à Bruxelles en juin 1968.

aussi face aux problèmes que chacun doit résoudre ? Un échange d'expériences sur la manière de surmonter telle division politique, tribale ou linguistique serait une étape nouvelle dans les annales de la diplomatie et marquerait un tournant dans les relations entre l'Europe et l'Afrique. La Belgique et le Congo pourraient instaurer une coopération basée sur une acceptation de l'autre tel qu'il est, tout en l'aidant à devenir ce qu'il est appelé à être.

Ch. P.

garage de bergère



vevey

Telephone 51 02 55